

En 1936, on a dû partir d'Irún. Le 18 août, on a traversé le pont International jusqu'à Hendaye et c'était fini. Mon père ajoute : Plus au sud, le poète García Lorca a été assassiné, ce jour-là.

Il dit les choses de manière factuelle, avec détails. Mais, et je veux le préciser d'emblée, sans rancœur dans la voix.

Je ne dis rien, je l'écoute. J'ai quatre ans, je suis dans l'atelier, mon père et ma mère sont peintres. Ils travaillent toute la journée ensemble dans cette grande pièce, haute sous plafond, je les vois pendant de longues heures dessiner ou peindre en écoutant de la musique. Cette ambiance de travail à la fois concentrée et tournée, chaque instant, vers

la beauté a été déterminante dans ma vie. J'ai suivi et je continue de suivre leurs traces en ayant l'espoir de retrouver cette sensation bienheureuse de douceur et d'exigence.

Quand mon père me raconte la traversée du pont, je ne pose pas de questions, mais je tends le bras vers un livre dans la bibliothèque. Toujours le même, la peau du souvenir, le cuir de la mémoire, oui, les obsessions de l'enfance sont signifiantes. Je ne dis rien, mais je veux voir, regarder bien, de près toujours, ce livre de gravures de Goya. Mon œil passe rapidement les gravures des *Caprices*, malgré les sorcières et les monstres, et celles de *La Tauromachie*, qui ne m'intéressent pas. Non, ce sont celles des *Désastres de la guerre* qui m'obsèdent.

La question de ce début me taraude. Non pas du comment, mais du quand. Exactement quand ? À quel moment, on se sent soi-même pris dans la nasse ? Conscients d'être pris dans celle-ci. Par « nasse », j'entends identité, transmission, idiome, langue paternelle, et toutes les émotions

liées à ces notions-là. Ainsi que les silences qu'elles imposent.

La nasse, ce filet inextricable, peut prendre plusieurs formes : des histoires entendues dans l'enfance, des bribes de conversations, des anecdotes, souvent les mêmes, transportées par les rires, et puis une langue qui bifurque, que j'entends sans comprendre, mon père passe du français au basque, puis à l'espagnol. Ça surgit de sa bouche sans crier gare. C'est rare, mais dans ces moments-là, il devient quelqu'un d'autre. Je le regarde sans le comprendre, et pourtant, je sens que ces langues sont aussi les siennes par la familiarité évidente avec laquelle il en prononce les mots.

Avant d'entrer plus avant dans les désastres de la guerre civile et leur lien avec les gravures des *Désastres de la guerre* de Goya, j'aimerais rappeler brièvement la situation de l'Espagne à cette époque.

Au début des années 1930, l'Espagne souffre d'un considérable retard économique par rapport aux autres pays européens.

Huit millions de personnes y vivent dans la misère, soit un tiers de la population.

En avril 1931, sous le règne du roi Alphonse XIII, les premières élections démocratiques sont organisées pour les municipales. Une écrasante majorité de républicains est élue dans les grandes villes, dont Madrid. En zone rurale, les monarchistes se maintiennent. Ces élections marquent la fracture entre les villes et les campagnes. Le roi s'exile, il ne dispose plus d'aucun pouvoir.

C'est la naissance de la II^e République.

Le clivage entre les deux Espagne est profond : d'un côté celle traditionnelle et rurale, respectueuse de la foi, du clergé, des grands propriétaires, et de l'autre celle urbaine de la classe ouvrière naissante, des intellectuels, des employés défenseurs de la libre-pensée, souvent sensibles aux idées de collectivisation du communisme soviétique.

Réunir ces deux visions au sein d'un gouvernement, c'est l'impossible équation de la II^e République. Et le terreau de la guerre civile à venir.

Cinq ans plus tard, en 1936, le Front populaire remporte les élections législatives. En juillet de la même année, le général Francisco Franco, membre de la Phalange espagnole, lance un coup d'État depuis Melilla, au Maroc. Ce soulèvement militaire se propage dans le sud de l'Espagne, c'est le début de la guerre civile.

Le 18 août, ma grand-mère fuit Irún, au Pays basque, avec ses enfants et ses parents vers Hendaye, en France. Mon grand-père les rejoindra un peu plus tard.

La bataille d'Irún entre les républicains et les nationalistes, à la frontière française, va durer une quinzaine de jours.

Après des combats acharnés, les troupes franquistes prennent le dessus. Un immense incendie va dévaster la ville, le 5 septembre. Depuis la rive d'en face, en France, à Hendaye, de nombreux réfugiés, dont mes grands-parents, vont voir leur ville brûler. C'est la chute d'Irún et une perte décisive pour les républicains sur le front nord.